

Éloge du banquet ?

Le banquet¹. Il y a celui de la sainte Cécile, celui du Front national, celui de la troisième mi-temps. Le banquet se décline à toutes les sauces. Cet inventaire automatique, comme on le dit de l'écriture, nous fait traverser un monde de réunions viriles, ambiances corps de garde, répliques machistes, vrilles en chansons grivoises et vapeurs de soifs inépuisables. Vu ainsi, le banquet se résumerait à l'agrégation vulgaire de confréries lipidiques et consanguines. Soyons équitables, sinon charitables, et nuançons le regard.

Évoquons alors celui de Platon qui nous parle d'amour et fermons le livre avec Astérix et tout un village autour des sangliers à la belle étoile. Le banquet n'est finalement que ce que nous en faisons. Dès lors, du constat au mot d'ordre, il n'y a qu'un pas : un autre banquet est possible. Non que le dessein soit de changer quoi que ce soit à tous ceux-là. Astérix n'inventera pas le chapiteau et Le Pen ne sera jamais un démocrate. Les enjeux sont ailleurs.

Nous parlons bien de théâtre, dans l'acceptation générique de tout ce qui relève des arts de la scène, qui n'est vivant que dans sa capacité à s'émanciper des conventions. Nous parlons aussi d'une notion très neuve et très ancienne, la démocratie. En fait, il s'agit moins de changer le banquet que de changer le monde et le rendre plus vivable et souriant. Et le monde se change d'abord dans le fragment minuscule de nos actes dérisoires, seules sources des ébranlements à grande échelle.

Le banquet est d'abord une pratique sociale, capable de rassembler hommes et femmes de toutes conditions à une même table. Quand le théâtre s'interroge ou fait semblant de s'interroger, depuis tant de décennies, sur *l'élargissement du cercle des connaisseurs*, l'invitation au banquet ouvre sur des possibles inédits. À ce titre, nous le lions à d'autres rendez-vous, tels le bal ou la kermesse. Ces pratiques partagées, où se jouent le vivre et l'être ensemble, ne peuvent plus rester les délaissés de notre responsabilité artistique. Il n'y a pas de limite aux champs d'investigation de l'art. Ne laissons pas ces pratiques, populaires, réalité dont nous ne faisons pas un défaut, la chasse gardée des esprits gelés, étroits, folkloriques, en panne d'imaginaire.

Rassemblement d'une communauté autour d'un même destin, le banquet est métaphore du monde et le lieu idéal de questionnement sur le monde. Intelligence et esprit critique peuvent et doivent s'y exercer. Il n'a aucune vocation à rester figé dans les soubresauts de la tribu. Bien au contraire, il peut faire communauté, lien social, espace et moment de transformation, contribution à l'écriture du futur, sujet de toutes les audaces artistiques et œuvre à part entière.

Tout ce qui se joue dans et durant le banquet mérite d'être interrogé, bousculé, mis en critique, sublimé. Le temps (sa durée et son heure), son espace (le lieu où l'on mange, l'organisation et la disposition des convives), son appareil (qui des tables, chaises, assiettes, couverts), son contenu (ce qui est servi dans l'assiette et ce qui se joue dans le temps réel du repas), le rituel (il y a mille façons de servir et de manger).

Personne ne nous a attendus pour en révéler les nouvelles saveurs et allumer l'étincelle.

Marinetti, auteur du *Manifeste du futurisme*, le compléta par le *Manifeste de la cuisine futuriste*, opuscule à l'inventivité aussi débordante que débridée. Ou comment interdire les pâtes, ce qui pour un Italien relève de l'amputation et signe le comble de la provocation, et révolutionner l'assiette et l'usage de la fourchette. Certes, ce même Marinetti termina sa course chez les fascistes au côté d'un dénommé Mussolini, mais cela ne disqualifie pas pour autant l'entreprise.

Aujourd'hui, en France et en Europe, plusieurs équipes développent des propositions passionnantes.

Entre leur ferme aux animaux et la culture du blé biologique dans les contreforts de Bologne, le teatro delle Ariette fabrique un théâtre où s'entrecroisent préparation du repas, discours philosophiques, Tom Waits et digressions poétiques. Cérémonial empreint de douceur et d'une grande humilité. À l'issue de la représentation², sont servies les *tagliatelle* aux vingt-six spectateurs assis autour du rectangle de la table ou la *polenta*³. À moins que l'issue de la représentation ne soit la fin du repas. Durant ces quelques heures, nous assistons à une véritable célébration, avec les réflexions les plus profondes sur l'humanité. Comme l'invention d'un nouveau théâtre politique.

La compagnie Laïka est installée à Anvers. Attention exacerbée aux goûts et aux saveurs, fabrication de boissons spécifiques, rituel du repas traversé du sens et du jeu avec la nourriture, avec à chaque fois l'invention d'un décor et d'une scénographie spécifique intégrant le spectateur, Laïka tutoie la gastronomie et convoque tous les arts. Avec *Patatboem*⁴, la cuisine fait spectacle. Véritable chorégraphie, ce *worksong* se déroule au rythme d'une composition musicale au millimètre, où les gestes et les sons des musiciens-cuisiniers, amplifiés, sont la matière initiale d'une musique originale dont les instruments sont aussi les couteaux sur la planche, les cisailles à persil et les grésillements de l'huile sur le feu.

Ilotope imagine des buffets où les dispositifs habituels volent en éclats. Produits shootés au colorant alimentaire, déclinés en quatre couleurs, où le pain devient bleu et les crevettes virent au jaune. Un flirt fascinant avec un futur assumé, rêve et cauchemar tout à la fois. Nous retiendrons aussi cette comédienne vêtue d'une seule robe fabriquée de morceaux de viande cousus les uns aux autres. Et plus les corps se nourrissent, plus le sien se dénude. Voilà qui engage le spectateur, gourmet transformé en voyeur.

Nous nous souviendrons longtemps de cette proposition d'une artiste anglaise, présentée dans un quartier de Gand, Ronnie O'Shea, qui travailla avec des réfugiés, des extracommunautaires, comme il se dit ailleurs en Europe, dans le dispositif d'une grande table circulaire, où les spectateurs, assis en cercle, dominaient la scène placée à hauteur d'assiette. Centrale au cercle et l'occupant tout entière, elle était recouverte d'un épais tapis de riz. À travers la douzaine de protagonistes débarqués de ces endroits où la planète saigne et meurtrit les hommes, le monde entier s'y était donné rendez-vous, dansait, chantait, riait, contait, proclamait et résistait. Ce jour-là, la trentaine de privilégiés expérimentait la beauté de l'humanité et la misère du monde, et le culinaire y faisait office de passeport.

Amandine Ledke, avec *La table des matières*, après avoir bandé les yeux de convives inquiets et bercés par les notes lancinantes d'*A silver mount zion*, les massait et procédait à la gustation à l'aveugle, révélant l'infirmité de nos papilles.

Serge Noyelle inventa, avec *Entremets-entremots* un temps privilégié où les mets et les mots se mélangent et se dégustent. Il y eut aussi *Le banquet du faisan* de Jacques Bonnaffé, (*faisan quoi, au juste ?*), où l'on servit des vers entre les verres, côtoie ment du boulgour et du calembour, banquet littéraire dédié à la langue poétique.

Ces tentatives et expériences, dans une réelle diversité d'approche, cristallisent tout ce que nous attendons d'une proposition artistique. Elles sont expérience unique, convoquent les cinq sens, mettent à l'exercice intelligence et sensibilité. Elles ne confondent pas l'étable et les tables. Elles réhabilitent le sens, méprisé au pire, oublié au mieux, de l'hospitalité, étrangère à la brutalité sèche du commerce.

Il s'agit dès lors moins de faire l'éloge du banquet, que de surligner et légitimer ces démarches singulières, toujours sur la tangente, à la marge des conceptions figées de l'art vivant. Sans doute, pour quelques gardiens du temple, font-elles trahison, osant fouler la platebande et n'hésitant pas à se frotter à l'illégitime. Pour nous, revenus des modèles et du dogme, elles disent la vibration, la recherche, le partage, le plaisir, l'autrement, l'ailleurs, tout le sel de la fréquentation de l'art.

Nous voulons aussi relier ces démarches à la question démocratique, entendue comme équivalente, pour la collectivité humaine, au travail sur soi d'un individu en quête de sagesse. Conscient de l'ambivalence qui caractérise la famille humaine, oscillant entre barbarie et humanité, Spinoza opposait, à l'émotion qu'est la peur, la joie de vivre. La joie de vivre, nous en ferons la question centrale des politiques publiques du mieux-être⁵.

Osons et affirmons alors que toute démarche artistique portant cette ambition est non seulement fondée, mais philosophiquement et politiquement salutaire.

Francis Peduzzi

¹ *banquet* désigne l'invitation faite à qui le souhaite à partager un repas, en un même lieu et à un instant précis et précisé.

² *teatro a mangiare*

³ *teatro di terra*

⁴ citons aussi *Peep & eat* et *Me gusta*

⁵ suggéré par le philosophe Patrick Viveret

Pour la revue *Mouvement*, numéro sur les arts de la rue, juin 2009